

Vu au Festival des films du monde
La beauté de l'étrange
The Beautiful Washing Machine de James Lee

Gérard Grugeau

Numéro 119, octobre–novembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24750ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2004). Compte rendu de [Vu au Festival des films du monde : la beauté de l'étrange / *The Beautiful Washing Machine* de James Lee]. *24 images*, (119), 58–58.

Vu au Festival des films du monde

La beauté de l'étrange

par Gérard Grugeau



Photo : Danny Lim

Cette version soft et inversée des *Body Snatchers*, était le véritable ovni du FFM.

James Lee n'en est pas à sa première incursion au cinéma. Son précédent long métrage (*Room to Let*), de même que plusieurs de ses courts (notamment *Ah Beng Returns*, que l'on dit de facture godardienne, et *Chai jian*, réalisé autour de la figure iconique du regretté Leslie Cheung), ont été salués depuis 1998 dans un certain nombre de festivals pour leurs audaces expérimentales. Et ce n'est certes pas son dernier opus, véritable ovni dans le magma indifférencié des images projetées au FFM, qui viendra contredire la rumeur favorable entourant le jeune cinéaste malaysien. Tourné en vidéo numérique pour un budget somme toute dérisoire, *The Beautiful Washing Machine* est un film qui étonne de bout en bout, même si la représentation du monde qu'il propose et certains partis pris affirmés de mise en scène placent parfois l'œuvre sous l'influence directe du cinéma de Tsai-Ming-liang.

S'attachant à la destinée d'une machine à laver d'occasion ayant sa vie propre et dont l'âme s'incarne sous la forme d'une jeune femme qui sera tour à tour convoitée par une jeune homme solitaire et un vieux veuf et sa famille, *The Beautiful Washing Machine* tient à la fois de la tragicomédie noire et d'un épisode de la série *Psy Factor*. Pour un peu,

le récit pourrait s'apparenter à une sorte de version soft et inversée des *Body Snatchers*, les personnages du film ayant déjà basculé dans un entre-deux-mondes de morts-vivants sous l'emprise d'une société de consommation omniprésente, alors que la jeune fille «fantôme» venue d'un au-delà mystérieux (les entrailles de la machine) se ferait à son tour «posséder» et exploiter par ceux qui utilisent ses services. Par la composition

au cordeau de ses plans, une photographie à la tonalité souvent glacée, que vient renforcer la texture de l'image numérique, et une maîtrise exemplaire de la dilatation du temps qui confère aux lieux et aux objets une aura insolite, James Lee parvient à rendre prégnante l'inquiétante étrangeté d'un quotidien marqué par l'aliénation consumériste, la répression sexuelle et l'incommunicabilité.

Mutisme des personnages isolés et perclus d'inhibitions, récit ramené à sa seule fonction utilitaire et dégraissé de tout pathos psychologisant, parcimonie des dialogues, absence de trame musicale qui viendrait bousculer le calme apparent du réel, stylisation de l'image qui réduit la ville de Kuala Lumpur à une succession d'intérieurs sans caractère, de bureaux et de parkings souterrains désincarnés, ou d'allées de supermarchés voués au «dieu néon» : tout dans les éléments de mise en scène, qui se font écho et placent le spectateur littéralement sous hypnose, distille une sensation de trouble et atteste d'un monde contemporain stérile et désespéré qui ne serait plus que l'ombre de lui-même. Impitoyable, la machine des temps modernes (la mondialisation?) enchaîne ses cycles d'aliénation, réifiant

toute source de vie et essorant les rapports humains jusqu'à l'assèchement le plus complet. Suite à une panne de «la belle machine à laver», une jeune femme innocente – elle en aura le cœur brisé – est reconduite sans ménagement dans son rôle d'esclave domestique et sexuelle, qui était le sien avant l'avènement de la technologie et des acquis fragiles de la révolution féministe, et une famille en crise se décompose sous nos yeux dans le sourd fracas de ses jeux de pouvoir et de ses pulsions inavouables. Toute cette violence rentrée qui explose parfois à la surface du réel dans un silence qui n'en devient que plus assourdissant serait à proprement parler insupportable à regarder si James Lee ne tirait à l'occasion son récit vers une sorte de burlesque acide. Grâce à un jeu subtil de décalage ironique par rapport à la réalité et à des glissements de ton vers une cocasserie aux accents paradoxaux, le cinéaste débusque la folie sous les comportements les plus anodins. Sans jamais céder sur son désir de donner à voir un monde déjà figé dans la mort, sans jamais se départir d'un regard acerbe qui radiographie ce qu'il reste de notre humanité, *The Beautiful Washing Machine* réussit le tour de force de maintenir intact son potentiel dramatique de la première à la dernière image tout en jouant brillamment de la rigueur minimaliste de sa mise en scène. Et si le monde chosifié qui nous est dépeint ici fait froid dans le dos, seule la croyance dans le pouvoir d'expression du cinéma qui soutient l'entreprise parvient à sauvegarder toute la part de mystère – et conséquemment de vie – dont aime à se parer le quotidien le plus banal. Ce n'est pas là le moindre des mérites de ce film singulier qui cultive l'étrangeté comme une fleur du mal en serre. Une étrangeté qui, pour reprendre les termes de Baudelaire, serait finalement «le condiment indispensable de toute beauté».

Malaisie, 2004. Ré. et scé. : James Lee. Ph. : Teoh Gay Hian. Mont. : Grace Tan. Mus. : Berg Lee. Int. : Loh Bok Lai, Patrick Teoh, Amy Len, Berg Lee, Yap kok Chong, Chin lee Ling. Prod. : Lorna Tee. Vidéo. 118 minutes. Couleur.